



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4 841-48 D Paris.

LE PUZZLE DE L'HISTOIRE

Sur le petit écran de FR3, en mars dernier, une excellente leçon de choses. Par le biais d'un film : « Français, si vous saviez », un demi-siècle d'histoire de la France, 1914-1962 : deux guerres mondiales et la chute de l'empire colonial...

Des images-choc, des images coup-de-poing, dures et vraies, des propos qui n'étaient pas de complaisance, en somme de l'histoire « hors-manuels ». Il est extrêmement difficile, serait-ce brièvement, de rendre compte d'une telle émission (trois parties, durée 8 heures) tant devant ce foisonnement multiforme, l'esprit se refuse à choisir. Il faut l'avoir vue.

Alternant le lieu et le temps, le politique et le militaire — souvent imbriqués l'un dans l'autre — sautant en toute liberté de 1914 à 1918, et à 1936, de 1939 à 1945 et inversement, la première époque du film a retenu plus particulièrement mon attention. A vingt ans de distance à peine, j'ai vu deux générations de français parcourir le même champ de bataille, à la rencontre de la souffrance et de la mort, pour l'amour du pays natal et la défense de valeurs porteuses de civilisation.

Et les sentences de tomber, dru :

« Beaucoup de généraux ont eu un véritable mépris des hommes ».

« Nous avions une confiance sans bornes dans nos chefs... hélas ! »

« Serrons les rangs sous le même drapeau ».

« La discipline allemande nous a vaincus plus que l'armement ».

« Nous n'avons pas vu un seul avion dans le ciel ».

Des propos à l'emporte-pièce qui ressemblaient à des exécutions de justice, de la part de survivants... aujourd'hui lucides qui, sans rien renier ou nier, parlant d'eux-mêmes mais aussi, souvent, des morts, les inutiles en premier — prise de la cote « 320 », honneur du communiqué, galon en plus —, leçon pour les générations présentes et celles à venir.

Condamnation des erreurs et des fautes des hommes en charge, glorification et illustration de la défense de la France se succédaient en un long continu sur la page blanche de l'écran, démêlant avec passion et sans égards pour les idées reçues l'écheveau conformiste de cinquante années d'histoire.

Des mythes qui trop longtemps avaient tenu lieu de vérité se délitait sous nos yeux et nous laissaient stupéfaits, à proportion de notre crédulité d'hier et d'avant. Leçon exemplaire qui, privilégiant les dates jugées essentielles — mais ne le sont-elles pas toutes, en ce cas ? — redonnait, aux faits comme aux hommes, toute leur dimension : l'opposition des clairs et des noirs faisait le tableau exister.

Sur les grandes plaines russes couvertes de neige, une charge de cosaques à cheval. On aurait dit 1812 et la Grande Armée, c'était 1943 et le champ de Stalingrad. Beauté de l'image. Puis, en gros plan, le visage atroce des morts, bêtes et hommes, figés par le gel dans l'expression de leur dernier regard. Horreur de la guerre.

Aux Champs-Élysées, en juin 1940, la Wehrmacht défile d'un pas pesant, précédée de ses aigles héraldiques. Douleuse image. Puis, au même lieu, en 1944, l'armée U.S. à pied, l'arme à la bretelle. Brève, trop brève séquence — rarement vue — de ces « casques ronds » sur une musique qui n'avait rien de guerrier ! Contraste éloquent.

Deux images, parmi mille autres, dans ce film pas comme les autres.

Des propos nombreux ont été tenus (un retour de mémoire étonnant), tour à tour accusateurs, justificatifs, explicatifs, divers mais méritant d'être écoutés. D'ailleurs, n'était-ce pas la volonté affichée des réalisateurs ? Par-delà le temps écoulé et l'apaisement des passions, faire entendre toutes les voix possibles, hors de toute censure.

De tout ce flot de paroles, à notre tour, privilégions pour ce journal, cette interview des deux responsables d'une association de « malgré eux », ces Français d'Alsace qui furent incorporés de force dans l'armée allemande, une aventure hors du commun s'il en fût :

« Envoyés sur le front de l'Est, ces « déportés militaires dans la Wehrmacht », comme ils se nomment eux-mêmes, combattaient toujours en première ligne et si leur ardeur guerrière flanchait tant soit peu, les SS qui les suivaient n'hésitaient pas à leur filer du plomb... Faits prisonniers par les Russes, ils connaissaient d'abord le camp de Tambow et ses rigueurs... » (Propos librement transcrits ici).

Sur ce même sujet, voici deux compléments « personnels » :

● Dans son livre « Sans fleur ni fusil », page 312, Jean Cathala nous apprend qu'après bien des démarches de la Délégation de la France Libre Combattante en URSS, 1.700 de ces « malgré eux », prisonniers de guerre, furent mis à la disposition du Comité d'Alger, en juillet 1944...

● De la « Tribune des Fonctionnaires Anciens Combattants », n° 396, p. 13, voici un court extrait où le secrétaire de l'Union d'Alsace, A. Ginther, évoque les débuts de cette aventure tragique lors de son embarquement forcé à la gare centrale de Mulhouse, le 14 octobre 1941 :

« C'est en fredonnant la marche funèbre de Chopin que nous sommes partis, le cœur gros. Nos parents

étaient là, tristes et inquiets. Nous avions beaucoup de peine. Le train s'était arrêté dans d'autres gares où se déroulait toujours le même scénario. Nous avons finalement échoué dans une région rude, le Bohmerwald (...)

« Nous étions les premiers laissés pour compte », car n'ayant pas encore subi le sort futur des incorporés de force dont je suis et plus particulièrement celui de nos camarades de Tambow, nous nous engageons dans la nuit opaque dont beaucoup ne sont plus sortis. (...) »

Comme on voit, après un demi-siècle, un livre, un journal, un film suffisent à nous interpellés. Mais, insensiblement, le temps fait son œuvre : des faits, des gestes, des comportements trouvent leur explication, des hommes à qui la parole a été enfin donnée parlent librement. Cette montée en lumière d'une part occultée de l'histoire traduit sans conteste, par la vérité et la justice rendues à chacun, l'aspiration d'un peuple à retrouver son unité un moment rompue par le jeu des forces contraires, l'opposition des doubles, à l'œuvre dans l'histoire.

« Français, si vous saviez », est une œuvre forte et salubre qu'il faut connaître, même si elle dérange et fait mal. Le moindre n'est pas cette magistrale leçon civique qui court tout du long sur le machiavélisme des hommes de pouvoir, la versatilité des foules — pour qui en douterait —, le mépris de la personne face à la violence érigée en principe, le mince vernis de civilisation qui sépare l'homme de la brute, etc.

La troisième et dernière partie, entièrement consacrée au conflit algérien (1954-1962) est saisissante au possible. Qu'on en juge :

— La France, c'est quoi pour vous, aujourd'hui ? (1972)
— Rien ! Je connais pas, non, je connais plus ! C'est comme ça. Quelque chose a été brisé, là, et depuis, rien, non, plus rien...

Terribles paroles de l'homme d'armée blessé dans son honneur, trompé, humilié... Lui faisaient écho ces voix et ces visages au regard marqué des soldats du contingent revenus des djebels d'Afrique... (Journal de Soir 3 du 19-3-82).

Ainsi donc, des générations de jeunes hommes, chacune en leur temps, auront été comptées, pesées, divisées au gré des passions et des ambitions. A toutes, un goût amer leur est resté de l'expérience que l'honneur du devoir accompli ne leur a pas été. Pourquoi ?

J. TERRAUBELLA.
12.205 VB.

CAMBO-LES-BAINS

Cette charmante petite station du Pays Basque était inscrite à l'ordre du jour de mes « sorties » 82.

Elle venait après l'Autriche ! L'accumulation des excès de table a été néfaste à mon organisme. Depuis de nombreuses années grâce à un dosage de mon régime alimentaire j'évitais tout incident... ou accident. Au bout de quelques jours de beaux soleils, de belles sorties, de bons repas... l'attaque sournoise est venue progressivement. Rude attaque ! crise de foie douloureuse suivie d'une dysenterie tenace. Visite du docteur, gélules très efficaces, mais... obligation de garder la chambre pour éviter toutes mauvaises surprises en cours de route...

La situation est vite redevenue normale. « Ça ira mieux demain !... »

Au Kdo 470 de Garrel, sur les 60 P.G., nous avions deux basques véritables puisque l'un habitait Biarritz : HIRIBARREN et l'autre Urcuit : FAUT. Je tenais à revoir ces bons camarades ; le premier nommé, osseux, sec avait des mains d'une largeur et d'une grande force. Petit exemple, pendant l'hiver 40 il avait été désigné pour fendre du bois à l'hôtel où nous logions (salle de danse) ; en s'amusant, la hache séparait rapidement les gros morceaux ; à la nuit, le tas était énorme... pendant plusieurs jours les voisins sont venus constater avec satisfaction le résultat. HIRIBARREN était content mais pas le moins du monde fatigué... c'était un jeu ! Dans son pays, au bord de la Bidassoa, ses mains étaient légendaires ; photos, un artiste a même reproduit ses « palettes ». Son épouse m'a tristement annoncé qu'un cancer du poulmon l'avait emporté... il y a plus de vingt ans !

Urcuit, à 25 kilomètres de Cambo, situé plus à l'intérieur, avec des routes tortueuses, est une petite agglomération coquette. Le préposé des P.T.T. m'a indiqué le petit hameau où vivait FAUT. A l'endroit indiqué je me suis trouvé en présence d'une per-

sonne qui travaillait amoureusement son jardin. L'homme était sec (!) ; à ma question il m'a répondu : « Je suis le plus jeune des frères FAUT, mon frère est mort en 1967, d'un cancer ».

FAUT était très mal tombé en Kdo, il travaillait chez le « Seigneur » du pays qui avait le monopole de tout : le puissant Burgmeister Wandeln. Il n'était pas choyé et le travail était dur. Ce nazi ne cachait pas sa haine contre les Français. Je suis allé une fois en renfort chez lui — pour deux jours seulement — pas question de manger à la table familiale... à la « soupente ».

Le régime a heureusement changé... mais la maison Wandeln est à l'heure actuelle une des plus puissantes firmes de l'Allemagne du Nord en meunerie, fabriques de pains, engrais, etc.

Ainsi les solides Basques entrent dans la liste des manquants ; à ma connaissance une bonne vingtaine de camarades a disparu.

En qualité de responsable départemental de l'U.N.A.C. je reçois les mensuels de chaque camp. « Fraternité », dirigé par le Père LAFOURCADE, est un mensuel particulier ; la lecture procure un certain réconfort moral. Maintes fois on y trouve un article émanant de Cambo, écrit par un prêtre basque : l'Abbé LAGUIAN à Arditeya Cambo.

Après maintes recherches et coups de téléphone je suis entré en contact avec cet ancien P.G. Assez handicapé physiquement il séjourne dans une agréable maison de retraite située sur la route d'Espelette, à proximité de Cambo. Au premier contact j'ai été frappé par la vivacité, le rayonnement qui émanait de sa très forte personnalité. Séminariste en 40, après un stage au Stalag à Muhlberg, il a été dirigé au camp des Aspirants en Prusse Orientale. Bonne école pour un jeune animé

de bonnes intentions ; émouvant stage pour un « Novice » — pris dans le sens religieux — « personne qui fait l'apprentissage de la vie religieuse avant son admission dans un ordre religieux ». Grâce aux études poussées en captivité, au retour en 1945 il a été nommé prêtre. A mon départ il m'a assuré de ses bonnes prières pour moi et toute ma famille.

Je garde un excellent souvenir de Cambo ; le retour va me permettre de retrouver dans le Cantal... naturellement un vrai camarade, compagnon de travail sur le Thurlerweg à Garrel...

Après un mérité repos au pays... un autre périple m'attend : le circuit des P.G. du Kdo 470... dans le sud-ouest à Lavit de Lomagne, chez Fernande et Eloi DARPARENS...

Foie et estomac vont être mis à contribution !

P. DUCLOUX.
24593 XB.

Un message de Jules GRANIER

DELEGUE X ABC - V B DU GARD

Un de nos amis ardéchois, ancien du stalag X, MOUFLET dit Doudou, s'est proposé pour organiser la rencontre annuelle de 1983. La date retenue est celle du jeudi 5 mai 1983, probablement à Joyeuse, en Ardèche.

J'espère que nos amis gardois répondront nombreux à cette invitation.

De plus amples détails seront fournis ultérieurement, mais d'ores et déjà reprenez la journée du jeudi 5 mai 1983.

Ce sera la Journée de l'Amitié.

Soyons nombreux.

Jules GRANIER.

Ceux de Tuttlingen

La lettre de Jacques BRION

Chers Camarades,

Une fois de plus, je suis le messager d'une mauvaise nouvelle.

Je viens d'apprendre la mort de René THIROUIN. On aurait pu penser qu'il survivrait à beaucoup d'entre nous, puisqu'il venait seulement d'atteindre 61 ans. Engagé à 18 ans en septembre 1939, fait prisonnier, il était, lorsque je l'ai connu, au Kommando de la Tannerie, à Tuttlingen. Pour certains, il était « Bébé » et sans doute les aînés avaient tendance à le regarder un peu comme un grand fils.

Il travaillait avec une ardeur modérée, à la Shuhfabrik Binder (Le fondé de pouvoir de l'époque m'a dit il y a trois ans qu'il se souvenait encore de lui).

Au kommando, ce n'était certainement pas avec lui qu'on aurait pu avoir un différend ou une querelle. Et pourtant, passer ses 20 ans en prison, il aurait pu y avoir de quoi devenir enragé ! A la libération il s'engagea dans les paras et participa aux campagnes d'Indochine, puis d'Algérie. Après avoir couru le monde, il se fixa et devint terrien. Ce gars du nord épousa une jeune méridionale, s'établit dans le Gard et se fit viticulteur. Il vécut heureux entre sa femme sa fille et son fils, bonheur paisible, encore accru par le mariage de ses enfants et la venue au monde de deux petits-enfants. Mais la maladie arriva, et finalement, après de longues souffrances, c'est une tumeur au cerveau qui l'emporta.

C'est par un coup de téléphone que Mme THIROUIN m'a appris la mort de notre camarade. Elle me dit combien son mari tenait au Lien, qu'il lisait attentivement et qu'il conservait. Pour lui, notre journal était vraiment un « lien » avec ceux dont il avait partagé la captivité. Avec elle, je me permets de redire combien il est important que nous conservions entre nous ce trait d'union, que, avec Henri PERRON et la rédaction, nous nous en sentions coresponsables, pour le faire vivre et en faire vraiment le signe, le témoin, le porte-parole de notre camaraderie, et que, pour cela, il faut que nous y donnions de nos nouvelles. Ce que nous écrivons intéresse les camarades. J'ai trop de témoignages — et la rédaction du Lien en a encore beaucoup plus que moi ! — pour en douter.

Si certains anciens de la Tannerie veulent dire à Mme THIROUIN l'amitié qu'ils avaient pour son mari, voici son adresse : Mme THIROUIN, Souvignargues, 30250 Sommières.

J'ai découvert, parmi les Aulnaysiens, un ancien du VB, Emile EHRHARDT, qui fut en kdo à Oberndorf, puis à Rottweil et, après deux tentatives d'évasion, récompensées par un séjour au Heuberg, réussit à franchir heureusement la frontière Suisse. Je ne l'ai pas connu en Allemagne, mais, en bavardant, nous avons découvert que, dans notre enfance, nous avions habité à 100 mètres l'un de l'autre et fréquenté, à un an d'intervalle, les classes de la même école communale ! Emile se rappelle au bon souvenir de tous ceux qui, en Wurtemberg, ont partagé ses travaux et ses aventures.

Bon courage pour la rentrée.

Bien cordialement,

Jacques BRION.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

LES HÉROS SONT FATIGUÉS

Je suis certain que comme moi, à la lecture du Lien de septembre, vous avez ressenti un choc, en lisant l'article de mon ami H. P. « Des vacances qui débute bien mal ». Après réflexion, l'on s'aperçoit que depuis 38 ans déjà les dévoués dont les noms sont connus de tous, commencent à ressentir les séquelles de l'âge — et eux pourtant si dynamiques sont forcés de suivre — bien à regret — les aléas de la vie.

Que ce soit dans leur personne, ou celle de leurs si dévouées compagnes, ils sont pris malgré eux, entre deux devoirs : la vie familiale et l'Amicale, et bien souvent, c'est notre Amicale la gagnante car leurs chères femmes ont compris depuis longtemps qu'il y avait un lien indissoluble entre nous, l'amitié. Qu'elles en soient, par cet article, remerciées.

Mais ne croyez-vous pas, chers amis amicalistes, que notre maison a le droit, et le devoir, de refaire son ravalement (si je puis dire), ceci afin d'éviter la cassure de sa charpente.

C'est pourquoi dès aujourd'hui, je vous demande de bien réfléchir à l'avance, et si à l'Assemblée de 1983 nous faisons appel à vous, répondez : Présent.

Cela permettra à ceux qui ont droit au titre de cet article de passer un peu la main aux plus jeunes — et sans amertume — et surtout sans incertitude pour la bonne marche de notre Amicale, ils pourront enfin se reposer.

A vous la Relève. Merci.

Roger LAVIER.
Vice-Président.

Le Président de l'U.N.A.C. vous parle

Faisons le point...

Après les vacances, au moment de ce qu'on appelle « la rentrée », où en sommes-nous dans les règlements de nos problèmes, des réparations qui nous sont dues ?

Faisons donc le point une fois de plus.

RATTRAPAGE DES PENSIONS MILITAIRES ET DE LA RETRAITE DU COMBATTANT :

Sur les deux dernières tranches de 5 % : rien en 1982 ! Que nous apportera 1983 ? Il faut attendre le budget voté en fin d'année pour connaître ce qui nous sera accordé : soit une nouvelle tranche de 5 %, soit seulement la moitié, peut-être l'autre moitié au collectif voté à la mi-année, soit rien du tout. Il est trop tôt pour se prononcer exactement maintenant. Ce que nous notons c'est, quelle que soit la formule employée, un retard malgré les promesses... c'est très regrettable.

RETRAITE PROFESSIONNELLE :

Pour nos camarades l'ayant prise avant le 1^{er} janvier 1974 : rien de nouveau, changement de Ministre, quelle sera son attitude pour ce douloureux problème touchant un certain nombre de nos camarades souvent les plus âgés. Nous ne désespérons cependant pas, mais y parviendrons-nous rapidement devant l'urgence ? Nous sommes d'ailleurs intervenus énergiquement auprès des ministres intéressés et des Commissions de l'Assemblée Nationale et du Sénat.

PATHOLOGIE DE LA CAPTIVITE :

Aucun changement dans l'attitude des Pouvoirs Publics qui ne semblent pas devoir prendre en considération un règlement pourtant facile : l'extension à tous les camps, à tous les P.G. des avantages accordés à juste titre d'ailleurs aux camps de représailles pour présenter leur dossier de pension suite des séquelles reconnues « médicalement » et « internationalement » de certaines maladies dues à la captivité.

REVERSION DES PENSIONS AUX EX-CONJOINTS DIVORCÉS :

Alors là, une solution... hélas négative. L'Assemblée Nationale ayant rejeté le texte adopté par le Sénat. Motif : l'Assemblée Nationale n'ayant pas voulu affaiblir la portée de la loi du 13-7-78 sur le divorce qui écartait toute notion de faute ou de sanction du fait du divorce. C'est un comble, le cas particulier des ex-P.G. n'étant

pas considéré comme tout à fait exceptionnel. Déception complète de notre part et de nos camarades.

Toujours à l'étude, mais sans solution pour l'instant. COTISATIONS SUR LES RETRAITES PROFESSIONNELLES sans peu d'espoir de les voir supprimer même progressivement... Toujours les mêmes raisons invoquées concernant la sécurité sociale. Ne pas oublier pourtant que plus grande partie d'entre nous ont versé beaucoup plus de trimestres demandés... Combien d'entre nous ont travaillé et versé pendant 40, 41, 43 années et plus. Nous avons largement participé à l'établissement de nos retraites, pourquoi alors les « frapper » maintenant ? nous commençons à en profiter. Injustice flagrante.

FISCALITE :

Comme nous espérons l'obtenir l'an passé, nous demandons que la demi-part supplémentaire prévue pour les contribuables célibataires, divorcés ou veufs s'étende aux titulaires de la carte du combattant âgés de plus de 75 ans.

LA PROPORTIONNALITE DES PENSIONS, LA RETRAITE DES EPOUSES DE P.G. DES PROFESSIONS NON SALARIEES, LES PENSIONS DE VEUVES et surtout LA RECONNAISSANCE DES VEUVES DE P.G. titulaires de la carte du combattant comme ressortissantes part entière de l'Office National des A.C. — entre autre la reversion de la retraite du combattant.

Eh bien, nous n'avons pas beaucoup avancé alors que nos problèmes restent cruciaux !

Après les promesses qui nous ont été données pour des règlements assez rapides, l'on nous parle maintenant de règlements dans la législature, durant le septennat.

Autrement dit il faut encore et toujours attendre alors que tant et tant de camarades, directement intéressés, disparaissent de plus en plus. C'est bien triste et incompréhensible... En ce qui nous concerne : 37 ans après la fin de nos misères, il faut encore se battre pour obtenir tout simplement des réparations... sans que pour cela nous soyons exempts de participer une dixième fois, en tant que citoyen, aux mesures généralement recommandées et appliquées à cause des difficultés économiques actuelles... et futures !

Il y a vraiment de quoi être PLUS QUE MECONTANT

Marcel SIMONNEAU.

Le prisonnier cultivateur

Puis vint un nouveau printemps. Mon patron me disait « Que faisons-nous ce matin ? » C'était toujours son avis qui prévalait. Du reste, tous les paysans du village faisaient les mêmes travaux en même temps. Lorsque le moment de l'épandage du purin dans les prés était arrivé, nous étions tous au même parfum. Ernst ralentissait le pas de ses chevaux dans le village pour laisser admirer les voitures de fumier en forme de sarcophage bien tassé que je lui confectionnais. Quant à étendre le fumier sur les champs en petites pinçées, travail qui me faisait tant mal aux poignets les années précédentes, j'étais arrivé à une certaine rapidité, insoupçonnée de mon patron, ce qui me permettait, quand j'étais seul, d'allonger singulièrement le « vespère » à l'orée d'un bois, en admirant le carrousel des avions.

La vie était très calme à la maison, apparemment heureuse. Dans la période hors récoltes, Marie pouvait se consacrer aux travaux du ménage et de la cuisine et les gosses à des occupations de leur âge. Ernst avait la passion des abeilles et tenait absolument à m'y initier. N'eut été ma qualité de P.G., je m'y serais peut-être davantage intéressé. Même pendant la folie des moissons, si quelqu'un lui signalait un essaim en goguette quelque part, il quittait tout pour aller le cueillir.

Les paysans étaient tout étonnés lorsqu'ils me voyaient causer avec notre charretée de mômes. Ils avaient dit à mon bauer « Mais, tes enfants ne parlent pas le français ? » La réciproque n'était même pas venue à leur petit esprit. Quand j'arrivais à la maison, les trois petites dernières accouraient à ma rencontre : « Pion, tragen ! » Et j'entrais dans la « Stube » avec les trois gamines dans les bras, elles n'étaient pas bien lourdes. Quand le patron allait au marché vendre une bête, il ne m'ordonnait rien. « Marie en connaît moins que toi, tu fais ce que tu veux ».

Mon royaume était la grange. Une fois, le petit Frantz, six ans, qui avait déjà eu trois phalanges sectionnées à la machine à couper les betteraves, disait au petit Joseph, cinq ans, alors qu'ils jouaient avec le monte-charge : « Tu dois être français, tu ne parles pas bien ». Le fait est qu'il avait un défaut de prononciation. Une autre fois, j'allais sarcler des pommes de terre. La petite Ida, quatre ans, me prend la main. A la limite du village, je lui dis : « Maintenant, tu retournes à la maison ». Elle ne l'entendit pas de cette oreille, m'accompagna et s'amusa gentiment tout l'après-midi avec les petits monticules formés par les taupes. Je pensais que la maman s'était fait beaucoup de souci, mais pas du tout. Quelquefois, l'été, quand nous rentrions, les portes étaient bloquées par les bébés qui, las de jouer, s'étaient endormis par terre.

A la fin de cette année, j'ai été victime d'un petit accident lors des battages. En ramassant la paille qui tombait de la machine sur un plan incliné en bois, je me suis enfoncé une écharde très profondément, sous l'ongle de l'annulaire gauche. Impossible de l'extraire et ça commençait à suppurer et à me faire sérieusement mal. Les trois bonnes sœurs du village ne pouvaient rien faire. Le gardien décida de m'emmener à l'hôpital de Rottenmunster, à Rottweil, très grand établissement où l'on soignait les civils et militaires allemands,

les prisonniers garantis par la Convention de Genève et à part, les Russes.

Je fus presque immédiatement opéré par un médecin militaire polonais. Après avoir utilisé un fluide glacé, il arracha l'ongle, puis l'écharde et me fit un léger pansement. L'effet du fluide fut extrêmement court et souffris terriblement déjà dans le couloir menant à la chambre. Il m'arrive souvent de penser aux pauvres résistants, à qui la Gestapo arrachait les ongles des mains et des pieds. S'ils ont parlé, on doit leur pardonner. Sous cette torture, on peut avouer ou dévoiler n'importe quoi. Quant à ceux qui n'ont pas faibli, c'étaient des surhommes.

A la visite quotidienne du médecin français, fiancé du médecin-chef allemand, je pouvais toujours aller petit cri lorsqu'on me touchait le doigt pour essayer d'allonger la convalescence le plus possible. A l'hôpital, j'ai rejoint le camarade Laveille, boucher Livry-Gargan, qui avait eu une jeunesse mouvementée et était tatoué un peu partout et aurait voulu nous tatouer tous. Je lui troquais mon tabac contre un quignon de pain. Il avait, je crois, avalé l'emballage du chocolat pour essayer d'être D.U. (réformé). J'espère qu'il réussit, puisqu'il n'est pas rentré au kommando.

Comme un prisonnier ne se laisse pas à rien faire le lendemain de l'intervention, j'étais déjà à pied d'œuvre à la Wascherei (laverie), tout d'abord pour passer les draps, serviettes et mouchoirs sur de grands rouleaux chauffés pour le repassage. Nous reconnaissons les draps des Russes aux innombrables taches de puces qui ne partaient pas au lavage. Les cours de formation professionnelle étant extrêmement rapides, je repassais déjà le jour suivant les chemises d'hommes caleçons, taies d'oreillers, etc.

Nous étions deux grandes tablés, l'une de prisonniers français, l'autre de prisonniers anglais et hindous. Tout au fond de l'immense pièce, suffisamment loin de nous, travaillaient également des femmes allemandes. Nous étions commandés par une religieuse, véritable adjudant qui, je crois, nous prenait un peu pour des gamins. Nous nous servions de fers ordinaires, qui chauffaient en permanence, tout autour d'un fourneau spécialement conçu. Quand un fer était trop froid, suffisait d'aller l'échanger contre un chaud. Le surlendemain, j'étais encore monté dans la hiérarchie, et noté « patronne » nous confia le repassage des culottes fendues des bonnes sœurs, que nous exhibions aux fenêtres du fond de la salle, pour essayer d'en tirer un sourire, mais aussi des cornettes amidonnées et présentées en plat. Comme font certaines maîtresses de maison, qui cachent sous le tas les crêpes ou gaufres brûlées, j'étais aussi content avec mes cornettes.

J'aurais décidé tout fait dans cette période de captivité ! Nous arrivons à la fête de Noël. Les allemands fêtent beaucoup Noël. Un sapin bien décoré était dressé par les sœurs dans notre immense pièce, et les allemandes, avant de quitter le travail chantaient « Still Nacht, Heilige Nacht » (« Douce Nuit, Sainte Nuit »). Notre adjudant de sœur, qui, dans le fond, devait être une brave femme, vint nous prier de chanter aussi Noël. Les anglais entonnèrent un assez timide Christmas. Puis relevant le gant, et sans doute aussi par chauvinisme

je chantais un vibrant « Minuit, Chrétiens ! » bien soutenu par les camarades. Je crois que, n'eût été le lieu et les circonstances, nous aurions eu droit aux applaudissements.

A la visite, de l'immense médecin-chef allemand, mon truc de simuler la souffrance quand on me touchait le doigt privé de son ongle ne dura pas longtemps, et je dus retourner à la ferme. L'hiver était là, pour la plus grande joie des enfants qui, maintenant, allaient pouvoir jouer au lieu de travailler. Les gosses couraient pieds nus toute la belle saison. L'hiver, on descendait du grenier les chaussures soigneusement graissées, les patins à glace et les luges. Les plus âgés des gosses emmenaient entre eux un tout-petit et par trois, ils glissaient joyeusement dans les descentes, jusque bien après le coucher du soleil. De temps à autre, ils venaient réchauffer, près du poêle en fayence, leurs petits doigts rougis et repartaient. La luge servait aussi à porter le bidon de lait à la laiterie. Nos jeunes camarades aimaient assez cette corvée ; mon voisin, René Boulesteix, en particulier. Quand, par hasard, le bidon se renversait, blanc sur blanc, ça ne se voyait pas. Ce jour-là, les vaches n'avaient pas tellement donné.

Au kommando, le gardien militaire nazi était parti. Il avait fait venir sa femme et pensait sans doute finir la guerre ainsi. Mais, avec ses maladroites qui entraînaient deux évasions, il était cuit. Notre garde fut désormais assuré par des civils encore valides du village, que nous connaissions bien : le maçon, puis le boucher, le menuisier, etc., à tour de rôle. Ils étaient dotés de fusils français, belges ou hollandais. Si un officier nous avait vu jouer à colin-maillard avec le maçon (maçon) qui, en plus de sa grande taille, avait une « gross Maul » (grande gueule), avec tous les gosses autour de nous, il n'aurait ri que s'il eût été intelligent.

Avec ce même gardien, obéissant aux ordres, « pour chasser le cafard », nous allons un dimanche visiter les copains d'un kommando voisin. Nous passons à travers bois. Dans notre groupe, à la suite des remplacements consécutifs aux évasions, libérations, mutations, nous avons entr'autres quelques polonais des deux divisions que l'on avait formées en particulier dans le Nord de la France, et qui s'étaient défendues avec acharnement, surtout sur le canal de la Marne au Rhin, puis un ancien Bat d'af, avec qui j'étais au mieux et un enfant de l'Assistance Publique, valet de ferme en Normandie. Au cours de cette promenade dominicale, le gardien, que le fusil gênait, le passe à notre camarade normand. « Tiens, porte le moi, d'abord c'est un fusil français ». On fait halte dans un café. « Du schnaps pour tout le monde, ce sont des gens comme nous ! » Prudente, la patronne nous fit passer dans la cuisine et goûter le schnaps, réservé à l'armée allemande.

A la ferme, c'est le travail habituel. Je suis devenu très fort physiquement. Mon patron m'explique comment se placer en haut d'un escalier pour se mettre un sac de grain d'environ 70 kilos sur le dos et de descendre l'escalier jusqu'à la charette. Le bauer transportait le blé au moulin de Dunningen, et en alléchant le meunier avec du lard, beurre, saindoux, rapportait toujours un petit sac de farine blanche, absolument interdite.

A Rottweil, en allant acheter des vêtements de travail avec les tickets, il emportait toujours un peu de ravitaillement et était toujours mieux servi, en quantité et en qualité. Il me contait qu'un de ses collègues avait offert dans un magasin, une betterave enrobée de beurre pour une grosse motte de beurre. Il était comme beaucoup de paysans qui détestent les « cols blancs » et qui considéraient que seul leur travail est utile, ainsi que le travail manuel en général. Il n'hésitait pas à donner quelque chose aux ouvriers russes ou polonais à la

recherche de mangeaille. « Ceux-là travaillent » me disait-il. Par contre, les allemands de la ville n'avaient pas beaucoup de chance près de lui, surtout s'ils ne parlaient pas le schwabisch (souabe). « Est ist noch ein Preusse » (c'est encore un Prussien !) et ils étaient éconduits. Au café, où ils allaient boire la bière et jouer aux cartes, les paysans ne disaient pas un mot de politique, ni même de la situation militaire. Il n'était question que de veaux et de fumier.

Les nouvelles du front russe, rapportées par de rares permissionnaires n'étaient pas bonnes pour eux. « En plein hiver, les Russes attaquent les nôtres transis de froid, au couteau et en bras de chemise » disaient-ils. Puis vint le débarquement, les grandes formations, même en plein jour, de forteresses volantes qui brillaient au soleil. Malgré les affirmations de Goering qu'aucun avion allié ne violerait l'espace aérien allemand, celui-ci

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

n'était garanti que par la Flack (DCA). Dans les campagnes, à l'inverse de nos pauvres camarades des grandes villes bombardées, nous étions encore des veinards. Il arrivait qu'une forteresse en perdition se débarrasse de quelques bombes pas bien loin pour s'alléger. Puis, vinrent les Roteschwanz, petits avions à queue rouge, pilotés, d'après les allemands, par des français ou des canadiens. Ils se présentaient par multiples de trois, jusqu'à douze. Le premier attaquait avec une bombe, probablement pour indiquer l'objectif intéressant, une petite gare, un pont, quelquefois une voiture de foin, les autres suivaient à la mitrailleuse et remontaient dans un bruit formidable de moteur et continuaient le cercle infernal. Le but devait être de semer la panique, même dans les campagnes. Hélas, là aussi, il y avait des prisonniers. Un jour, un camarade polonais, qui saclait des pommes de terre a été attaqué à deux reprises par un de ces petits appareils. Il échappa par miracle à la mitrailleuse et était encore tout blême lorsqu'il nous conta le soir son aventure.

Plusieurs fois, nous avons reçu au kommando, la visite de soldats allemands que, la plupart, nous avions connus adolescents et qui, je crois, devaient quelque peu nous jalouser d'être restés au pays, le leur. L'un d'eux, grand et blond, avait été d'office versé dans la S.S.,

les volontaires commençaient à faire défaut. Il nous contait, non sans quelque honte quand même, qu'en Pologne, on les avait obligés à chercher des bijoux d'or ou d'argent dans les parties les plus intimes de femmes juives. Ils avaient visité, de fond en comble, les maisons polonaises, à la recherche d'armes, et aussi d'hommes valides, qu'ils ne pouvaient cueillir qu'à la sortie de la messe pour les emmener travailler en Allemagne. Quand les troupes soviétiques se présentèrent à l'entrée de la ville, ils n'eurent que le temps de se jeter à plat ventre dans les derniers camions. Ça tirait de partout, des toits, des soupiraux des caves.

Un autre, originaire de Karlsruhe, copieusement bombardée, avait vu sa maison détruite. Sa femme et ses deux enfants étaient partis avec un STO français. Il disait espérer tomber sur le front russe. Et, pourtant, quasi tous, avaient bien crié « Heil Hitler ! »

Nous commençons, par des civils français, à avoir des nouvelles de France. On nous disait en « grandes vacances ». Les stratèges du Café du Commerce nous méprisaient. Comme chantait si bien Georges Brassens, on aurait très bien admis que nous soyons tous morts au champ d'honneur. Et pourtant, à ce sujet, je me contenterais de citer l'article dans le journal « Rhin et Danube » de mai 1980, sous la plume de Bernard Simiot. « Du même coup, il nous arrive trop souvent d'accabler d'un mépris élémentaire, agressif et malveillant (ceux de 40), tantôt en ignorant, tantôt en oubliant qu'en six semaines de combats terrifiants, ils ont laissé cent mille morts, dont douze généraux et cent-cinquante-mille blessés sur les champs de leurs batailles perdues ». Se reportant au livre « Mai-Juin 1940 », Edition Copernic, dû aux colonels Delmas et Davantour, il cite « Après avoir noté que le poids de la malédiction, sur l'honneur des guerriers vaincus, demeure un vieux fait historique, les auteurs de cet ouvrage précisent avec juste raison que les combattants de Waterloo, Reichshoffen, Bazeilles ou Loigny ont cependant échappé à la flétrissure. Or, par un phénomène odieux, un opprobre absolu s'est abattu sur l'armée de 1940, qui, du 10 mai au 20 juin n'aurait accompli qu'une retraite désordonnée ! Le nombre énorme des morts est là, pour apporter la preuve dramatique du contraire ; une hécatombe de 100.000 morts en 6 semaines représente un chiffre proportionnellement plus élevé — deux fois — que celui des combats de 1914-1918 ». Ainsi, l'armée de 1940 aura battu les tristes « scores » des épouvantables tueries de la première guerre mondiale.

Ajoutons à cette première hécatombe, celle de quelques 40.000 décedés en captivité, tués par les allemands ou les bombardements, morts à la suite de mauvais traitements, de maladies ou d'accidents du travail. En tout, 140.000 jeunes hommes, triés sur le volet, en pleine santé, la fine fleur de la gent masculine française, dont il n'est cependant pas souvent question devant les monuments aux morts.

Les stratèges du Café du Commerce poursuivent : « Et vous n'avez pas réussi à vous évader ? Faut-il croire quand même les allemands assez c... pour laisser s'échapper de leurs filets près de deux millions de prisonniers. Ces mêmes stratèges n'hésitent pas à dire qu'il n'y a qu'une troisième guerre mondiale qui puisse nous sortir de la crise actuelle.

Evidemment, deux millions de prisonniers = deux millions de chômeurs en moins.

Quelle alléchante égalité ! et un gros problème résolu...

Mais, laissons là les mathématiques.

PION. V.B.

DOUBLE PATTE ET PATACHON

Si j'évoque souvent les souvenirs du kdo 528 ce n'est pas sans raison. Il a été ma « résidence principale » pendant près de cinq années et cela marque un homme ! Heureusement pour moi, j'étais entouré de vrais amis. On parle beaucoup en ce moment de « solidarité » ; celle que j'ai rencontrée en captivité est la définition exacte de ce terme, et quand ma mémoire se reporte en arrière et principalement au kdo de Molln, cela me fait chaud au cœur. Nous étions jeunes, d'accord, mais tellement solidaires...

Dans ce fameux kdo, comme d'ailleurs dans les autres, tous les deux ou trois trimestres nous changions de Kdo fuhrer et de wachmans... Nous avions en principe pour nous « garder » un sous-officier et deux ou trois gardiens, suivant les périodes. Parmi eux il y en avait qui étaient à cheval sur la discipline et d'autres qui s'en moquaient éperduement. Leur but à tous était de rester le plus longtemps possible à leur poste de planqué car le front russe leur faisait peur...

En 1943, le sort voulu que nous tombions sur un allemand né en Rhénanie et qui, dès le premier jour, nous fit comprendre qu'avec lui, comme gardien, ça allait barder !

Petit, rondouillard, des yeux dans lesquels on lisait la haine et la cruauté, il était fier de sa nationalité et ne cachait pas le mépris que nous lui inspirions. Par contre, son compagnon, grand et sec, aurait inventé le terme « je m'en foutiste » s'il n'existait déjà.

Que pouvions-nous faire ? rien ! si ce n'est de répondre on ne peut plus mollement aux lubies et aux ordres du rhénan malfaisant, soi-disant de « race supérieure ».

Un soir comme tous les autres, où tout le monde était couché, la lumière se ralluma et nos deux « zèbres » apparurent ; notre rhénan en gueulant comme d'habitude, histoire de nous faire comprendre qu'il avait « ses nerfs ».

Une voix s'éleva : « Tiens, v'la encore Double Patte et Patachon ! »

Was ? Pat und Patachon ?

(Le propriétaire de la voix ignorait sans doute que ces deux comiques étaient également connus en Allemagne).

Pat und Patachon, répéta-t-il, et une bordée d'injures suivit.

L'homme de confiance se leva en vitesse et tenta de lui expliquer qu'il avait mal compris et que le prisonnier se plaignait seulement de ne pas avoir de « pelochon » ! Mais rien n'y fit et à mesure qu'il réalisait la fureur le gagnait de plus en plus, tant et si bien qu'à la fin il sortit son pistolet et tira quelques coups de feu en plein milieu du kommando.

Heureusement personne ne fut atteint, et se rendant compte qu'il était allé un peu loin, il se retira en continuant à vociférer.

Le lendemain, à l'aube, l'homme de confiance se rendit auprès du commandant de compagnie pour lui signaler qu'un des gardiens était devenu fou et qu'il fallait absolument l'enfermer tout de suite, sinon un malheur risquait d'arriver.

C'est ainsi que nous fûmes débarrassés de ce salaud qui, malheureusement pour les prisonniers russes, fut muté dans leur camp. Ils se vengèrent à la libération de Molln car cet idiot n'avait rien trouvé de mieux que de venir en ville, et quand il se trouva face à face avec les russes... je vous laisse deviner la suite...

Robert VERBA.

Mon nom

(en souvenir de mon n° matricule de P.G.)

Mon nom... 83230 voilà comment j' m'appelle
Ça vous étonne un peu ! Ah Bah, quelle bagatelle

Depuis bientôt un an que j'suis en... prison !
83230 eh bien oui ! c'est mon nom.

En arrivant ici sur la terre étrangère
En mon cœur j'ai senti une douleur amère

Désormais sur ce sol, lorsqu'on m'appellera
83230 ! Présent... Le voilà !

Quand je vous ai quittés mes petiots et ma femme
Je n'aurais jamais cru subir ce sort infâme.

Vous m'appeliez Chéri ! petit papa si bon !
83230... Maintenant voilà mon nom !

Nous étions si heureux, oubliant la souffrance.
Maintenant loin de vous, ma douleur est immense.

Il me faut chaque jour répondre à ce nom :
83230... Il n'a pas de prénom !

Lorsque vient l'hirondelle près de moi se frôler
Que ne puis-je à tire d'aile, comme elle m'envoler
Cela m'est impossible, car je suis prisonnier.
83230... Je suis... matriculé !

Savez-vous les heureux qui êtes dans la joie,
Ce qu'est un matricule porté loin de son toit.

C'est un fardeau bien lourd, un bien affreux blason.
83230... Exemple ! C'est mon nom !

Quand donc viendra le jour où je pourrai vous dire
« Mes amours me voilà ! » avec un grand sourire...

Laisant ici ce nom qui me fait tant de mal !
83230... Cet appel si brutal !

Où de vous pour toujours je serai donc heureux
Oubliant chaque jour ces maux si douloureux.

Je pourrai dire alors en relevant le front :
« 83230... a retrouvé son nom ».

Fait à Maschen par Camille GAUTREAU.
Stalag X B, Kdo 408.

Transmis par Gaby CRUGNOLA qui a retrouvé cette poésie dans ses « archives » de P.G.

Pour terminer, ce canon que nous aimions chanter au kommando (air connu « Maudit sois-tu carillonneur ».

« Maudit sois-tu chleu de malheur
Que Dieu créa roi des gueuleurs
Dès le point du jour,

A sa crosse il s'accroche
Et le soir encore nous raouste, la sale rosse
Quand sonnera-t-on la mort du fuhrer ».

Toujours l'AUTRICHE!...

Même pendant les voyages notre fidèle compagnon BIHLER — le Haut-Marnais — ne perd pas ses talents de poète.

Le 6 juillet au «Novotel Wien Sud» — qui avait été si long à trouver — au dîner notre imposant groupe avait au menu : potage velouté aux légumes, thon en sauce, salade scarole et chou rouge, «grosse» escalope à la crème, fruits variés, fromages divers, liqueur de pommes, vin rouge à volonté.

Une soirée «Vienne» était au programme ; gros succès de participation, nous restions une dizaine à table... discussions animées... qui amenaient une nouvelle bouteille, etc... la gaieté était de rigueur.

BIHLER — en très grande forme — sur la nappe en papier : «Gutten Appetit mit Rupp Kasse (?)... nous a «pondu» en quelques minutes le poème suivant, intitulé :

BREMERVORDE

Vieille bâtisse grise qui somnole innocemment
Au milieu d'un quartier pimpant, voire charmant
Long quai désert où tourbillonne et joue le vent
C'est la gare de Bremervorde, la gare de maintenant.

Qui oserait penser qu'en ces lieux ydilliques
Par milliers et par milliers débarquaient des êtres
[faméliques
S'extirpant en geignant d'infestes wagons à bestiaux
Bousculés, encadrés et poussés en vils troupeaux.

Qu'elle était longue et longue cette route
Où nous nous trainions plus que nous ne marchions
Malheureux rescapés d'armées en déroute
Dieu savait-il seulement où nous allions...

Nous étions vraiment au bout du tunnel
Mais hélas celui par lequel on entre
Et il nous fallait gagner Sandbostel,
La faim, la rage, mais aussi la peur au ventre
Bremervorde et ton sinistre acolyte Sandbostel
Vos inoubliables noms...

Resteront à jamais gravés dans nos âmes
Mais bientôt pour nous... en enfer ou au ciel
Encore ils nous obséderont
Dans la félicité... ou alors dans les flammes.

Sa lecture lui a valu une chaleureuse ovation et, tout naturellement le «dernier verre» a clôturé cette sympathique et bien agréable soirée.

Heureuse constatation notre ami s'en tire bien... je ne veux faire aucune comparaison... (à certains jeunes poètes «l'imagination enfiévrée» ne venait qu'à la suite d'excès ! etc.)

BIHLER est un sage... cette petite entorse à notre «régime» permettra aux lecteurs de constater qu'en peu de temps on peut produire quelque chose de valable.

P. DUCLOUX. 24593 X.B.

P.S. - La famille AUTRAN, 39, Av. de la Libération, 84150 Jonquières, devait prendre part à ce magnifique voyage. Hélas ! certificat médical à l'appui, Jean a été dans l'obligation de garder un repos complet après un sérieux avertissement. Il vient de me faire parvenir une somme de 100 F destinée à la Caisse de Secours de notre Amicale.

Au nom de toute notre grande famille, avec nos remerciements pour ce beau geste, nous adressons à notre camarade (il était venu à Sandbostel en 1980) nos vœux sincères de bonne et meilleure santé.

Ceux de Balingen

Une lettre de notre ami Paul FAUVEL nous apprend le décès de notre cher camarade Lucien PARMENTIER. Paul me prie d'en faire part à tous les anciens de Balingen et d'Ulm. C'était un ami loyal qui mettait de l'entrain pour maintenir le bon moral.

D'origine alsacienne — comme moi — il était revenu du stalag IA à celui du VB après avoir refusé d'opter pour la nationalité allemande.

Très expert en radio, il était employé dans cette branche et nous donnait des nouvelles émises par la B.B.C. Quelques bavards, qui pensant bien faire pour saper le moral des allemands, hélas, mirent en éveil les gardiens qui réussirent à remonter à la source et notre ami Lucien PARMENTIER fut renvoyé au camp pour être présenté à l'officier de justice.

Frappé d'une légère punition il fut envoyé à Ulm, devinez pourquoi faire ? Tout simplement pour monter des appareils ultra-secrets pour la Wehrmacht... un comble !

Célibataire endurci, il a trouvé — après le retour — près des FAUVEL un accueil familial très chaleureux qui s'est prolongé jusqu'à sa mort.

Adieu cher Ami ! Tes anciens camarades ne t'oublieront jamais.

Charles BRANDT.



Dans le «Courrier de l'Amicale» du Lien de juillet-août, vous avez remarqué le bon souvenir que nous adresse notre ami BASSINDALE ; qu'il en soit remercié.

Vous vous souvenez tous que j'avais demandé à nos amis Belges — en l'occurrence à notre camarade ISTA de faire, s'il en avait la possibilité — d'effectuer des recherches en Belgique, sur notre excellent camarade du kdo, Désiré CHAUDOIR. Malheureusement les recherches n'ont pas donné de suite, le camarade ISTA ne m'ayant fourni

LA TRÉSORERIE... EN DANGER !

Décidément, il y a quelque chose qui ne va plus dans notre trésorerie amicaliste. Un ouragan a soufflé sur ce service, apportant tous les ennuis possibles. Voyez :

Ce fut d'abord le grand patron, notre ami Mimile GEHIN qui partant en vacances termina son voyage en clinique à Bergerac, pour regagner tout de go, en ambulance son domicile parisien. Après de sérieuses inquiétudes sur son état de santé, les choses s'améliorèrent et l'opération prévue ayant été évitée, notre trésorier-chef est maintenant en convalescence. Nous l'avons même revu, rue de Londres. Il nous a chargés de remercier les nombreux amis qui se sont inquiétés de son état de santé soit par lettres, soit par téléphone. Il va mieux et pense déjà à l'arrivée des cotisations !

Puis une communication téléphonique du fils de notre excellent ami, André PETERSEN, trésorier-adjoint de l'Amicale, nous apprend que son père est à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu à Paris où il a été transporté à la suite d'un accident de la circulation. Renversé par une auto, notre ami André fut relevé avec une fracture de la jambe. D'où son transport à l'Hôtel-Dieu. La réduction fut opérée rapidement et l'état de notre ami semble satisfaisant. L'accident s'est passé vers le 24 septembre.

Le temps va sembler long à notre ami Peter. Tous ses amis lui souhaitent une rapide guérison et espèrent le voir revenir, rue de Londres, d'un pas ferme et bien assuré.

Les camarades qui désirent lui rendre visite peuvent se rendre à la clinique Laennec à Malakoff, rue Maximilien Robespierre.

Prompt rétablissement ami André, et à bientôt.

En un seul mois notre service de trésorerie pouvait être décapité. Les deux principaux titulaires se trouvant à l'hôpital il n'y avait plus que Gaby GODARD toute nouvelle élue, heureusement, pour tenir les clefs du coffre !

A nos deux trésoriers nos meilleurs vœux de prompt guérison.

H. PERRON.

P.S. : Le troisième éclopé du Bureau, notre vice-président H. STORCK est en excellente santé, à part, bien entendu, cette fracture du col du fémur, qui lui tient compagnie. Mais en bon légionnaire, notre ami Henri a un moral d'acier et il envoie à tous son bon souvenir.

CEUX DU 605

J'ai le triste privilège de faire part à tous les amis du 605 du décès de Mme Yvonne MARTIN, épouse de notre camarade Pierre MARTIN, Pisciculture de Normandie, 27300 Bernay, ancien du 605. Elle était âgée de 70 ans.

Ses obsèques ont eu lieu le 21 août 1982, en l'Eglise Notre-Dame de la Couture dans l'intimité familiale.

Au nom de tous les anciens du 605 et en tant que vice-président de l'Amicale VB-X ABC j'adresse à notre ami Pierre, ainsi qu'à toute sa famille nos sincères condoléances.

Roger LAVIER.

aucune explication, ni information quelconque. Regrettons-le.

Et puis, notre doyen, l'ami RIVIERE va atteindre le 13 novembre prochain ses 81 ans, mais hélas pour lui, il ne peut plus aller à la chasse, ou conduire sa voiture. Nous lui souhaitons un très bon anniversaire, et surtout une bonne santé.

J'ai eu de meilleures nouvelles de nos amis BRESSON, mais si notre ami continue à bricoler quelque peu dans son jardin, par contre Suzanne ne peut se déplacer que difficilement et avec l'aide d'une canne. Un grand regret, celui de ne plus le voir à notre table lors de l'Assemblée Générale des stalags.

Le 6 août, un petit mot de Mme PARUELLI de Ouistreham en Normandie, m'apprend que notre ami a dû être hospitalisé en juillet au C.H.U. de Caen, à la suite de l'éclatement d'un vaisseau crânien. Il va mieux aujourd'hui et nous lui souhaitons un définitif rétablissement. Il a dépassé les 77 ans.

Il y a quelques jours, le 1^{er} septembre, jour de deuil.

Vous vous souvenez tous de mon beau-frère Roger BLONDEAU. Il est rentré en clinique afin de subir une intervention chirurgicale — caillonnage dans la vessie — Opération réussie, mais par suite complications, abcès, etc., et une cirrhose du foie l'a emporté quelques jours plus tard. Il avait 73 ans. Il a été inhumé au cimetière de Neuilly sur sa femme Nénette. Il était un habitué de nos réunions annuelles chez Bofinger à La Bastille, membre de notre Amicale.

Poitiers, le 7-09-82.

Maurice MARTIN.

Mle 369. Stalag I B puis X.



Jules MARCHAND nous a quitté

C'est avec émotion et une profonde tristesse que nous avons appris ce samedi 28 août 1982, le décès brutal de notre camarade et ami belge Jules MARCHAND de Tamines.

Il ne manquait jamais, chaque année, nos Assemblées Générales en France, et de nous inviter à venir à «dernier dimanche d'avril» pour assister à l'Assemblée Générale Annuelle de l'Amicale Belge des Stalags.

Fidèle compagnon des bons et mauvais jours, avec ses camarades Belmans, Metillon, Legrain, Stordeur, Marie et tant d'autres, ils nous «accueillaient» ces premiers jours de septembre 1940, à Ulm, dans le Worwerk 13, où nous devions «séjourner» ensemble cinq longues années.

Bien vite la sympathie nous unissait à ces «Wallons» auxquels nous avions précédés... et la liaison franco-belge était née... pour longtemps encore.

Comme ses camarades, Jules MARCHAND, était bonté même. Sous une apparence calme et tranquille son cœur battait très fort au contact de ses camarades français. Généreux, affable, il savait partager nos joies et nos peines, comme nous savions partager les siennes.

La Belgique occupée, peu de nouvelles parvenaient à nos camarades wallons. Leur confiance restait inbranlable. Leur langage français étonnait nos gardiens et comme ils étaient fiers de pouvoir s'exprimer, cœur ouvert, avec nous.

Le «dernier quart d'heure» fut dramatique... mais le drapeau belge flottait avec nos trois couleurs, devant des Américains venus nous libérer... ce lundi 23 avril à Gundelfingen.

Nous étions «Libres»... après cinq ans !... et nous ne nous séparâmes qu'en Gare de l'Est... à Paris, les larmes aux yeux, le 5 mai 1945... avec la promesse de se revoir... dans l'émotion que vous comprendrez.

Les années passaient, mais le courant était maintenu. Et pour la première fois, dix ans après, le 6 mars 1950 nous retrouvions nos camarades belges à Tamines dans la joie et l'émotion que nous ne pouvons résumer.

La visite fut brève. Mais pourrait-on oublier l'accueil de nos «Amis LEGRAIN», avenue Gochet, et tous ces venus nous retrouver chez Louise : Metillon, Jules-Marthe Marchand, Marie, Stordeur, Wouters. C'est un cœur gonflé d'émotion qu'avec Constant Yvonet, Lucien Daminet, nous quittions nos amis belges, avec promesse de nous revoir... jusqu'au dernier.

Ainsi, chaque année, nous nous retrouvons à Tamines... Hélas, bien des vides dans nos rangs... mais pas dans notre cœur... Metillon, Louise Legrain, Marie Marchand, Wouters, dorment dans ce petit cimetière où Jules MARCHAND est allé les rejoindre... et dans lequel nous ne manquons jamais d'aller nous recueillir à chaque fois de nos visites.

Très attaché aux Anciens d'Ulm, Jules MARCHAND ne manquait jamais une occasion de les retrouver. Ainsi il était avec nous en Corse, en 1980, en Bavière en 1981 en Autriche en 1982. Il était si heureux d'avoir pu participer à ce dernier périple, surmontant courageusement sa fatigue, mais ne se plaignait jamais.

Victime, il y a 3 ans, de malaises cardiaques, avait dû subir une délicate intervention. Confiant

supportait cette cruelle épreuve, et gardait ce sourire, cette gentillesse et sa bonté de cœur généreux. Nous l'aimions tous et grande est notre peine, devant une si brusque et si cruelle disparition.

Son épouse Marthe, disparue, il y a douze ans, le laissait seul, avec ses deux enfants.

Père admirable, aimé et respecté de tous, jamais il n'aurait voulu se plaindre et il restait toujours prêt à rendre service.

Ce jour, toutes et tous le pleurons. Qu'il dorme en paix auprès de son épouse regrettée. Lui, si bon, si loyal, si généreux... Jules MARCHAND... tes camarades et amis français s'inclinent devant ta dépouille, les yeux remplis de larmes.

MARDI 31 AOUT - TAMINES.

L'église est trop petite pour contenir tous les amis et camarades venus rendre un dernier hommage à leur compatriote et apporter à ses deux enfants Jean-Marie et Françoise et Mme Bodard, sa belle-mère, à la famille, toute leur sympathie douloureuse et attristée.

Le Comité des Amicales V belges est représenté : Armand Ista, le R. P. Forthomme, Adam, Collard, Alexis, Pottier, Stasse, Tricot, Ceyrain, Villain et tant d'autres. Mme Laurent. Les anciens d'Ulm belges et leurs épouses : Belmans, Storder, Vaudevavrot, Wautele, Blairon, Pourbois, Schneider, Sevrin, Vassart, Mme Denis.

Du côté français : le vice-président René Schrøder et Mme ; des Amicales VB-XABC et Ulm : Roger et Paulette Rein et d'excuser tous les camarades retenus, souvent trop éloignés et ne pouvant se joindre à eux.

Le cercueil est recouvert du drapeau belge, entouré des drapeaux des anciens combattants et de la gerbe des Anciens d'Ulm, cravatée aux couleurs franco-belges. La cérémonie funèbre se termine aux accents de la Brabançonne.

A Jean-Marie, à Françoise, à Mme Bodard, nous renouvelons nos plus sincères condoléances et notre sympathie, partageant leur peine et leur chagrin mais restant toujours fidèles au souvenir de ce père si bon que l'on ne saurait oublier.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - VB.

Remerciements

Jean-Marie MARCHAND, Françoise MARCHAND, ses enfants ; Mme Bodard, sa belle-mère, très sensibles aux témoignages de sympathie exprimés en cette douloureuse épreuve, remercient tous les camarades et amis français

de leur présence, des pensées fidèles des absents envers leur regretté père et gendre.

Avec toute leur reconnaissance, un grand merci.
L. V.

CARTES POSTALES

« Derniers beaux jours... des vacanciers... » mais toujours de jolies cartes et des fidèles pensées. Merci.

De Bretagne... septembre... Se retrouvent à Trébeurden près du « Chemin creux » nos amis belges Marcel et Aline Belmans, Mme Denis avec Maurice et Marie Courtier et nos amis Michel. Quel bon moment, tant de souvenirs à évoquer.

Quelques jours plus tard. « rencontre historique », Roger et Paulette Rein, nos amis Courtier, passent une matinée avec Julien et Ginette Duez qui ont laissé leur belle Savoie et font le tour de cette Bretagne si belle, quand le ciel est bleu, et savourent crêpes et cidre pétillant au son du biniou... Mais... Halte aux envahisseurs, « O Breiz ma Bro ». Fermons les frontières. Kenavo... quand même et... bon retour.

Du pays du Mont Blanc, André et Gaby Balasse, malgré un temps instable, ont profité d'une belle journée pour aller à Lescheraines, devenue la plaque tournante de la Savoie, chez Julien et Ginette Duez si accueillants. Tout va bien.

Annecy... Emile et Andrée Gressel, rétablis et en pleine forme, reçoivent la visite « en voisin » des amis Sénéchal et des Duez... on ne saurait se lasser des beautés du lac et du charme du « Vieil Annecy » que l'on a su respecter et préserver.

D'un autre bout du lac... de Cathuille... Adrien et Marie Ouiria bénéficient d'un temps exceptionnel, trouvent calme et repos bienfaisants dans un cadre que l'on regrette... quand il faut retrouver la capitale.

De Bidart (Pyr.-Atlantiques) nos amis Antoine, de Brienne Le Château ne nous oublie pas. Très beau soleil. Avec toutes leurs amitiés aux anciens d'Ulm et à l'Amicale VB-XABC.

Du Morvan, Rouvray... Gaston et Andrée Lavergne. Après les fortes chaleurs de juillet ont trouvé un peu de fraîcheur, avant de retrouver Boussy. Avec toutes leurs pensées fidèles à toutes et à tous. Nous les embrassons.

D'Alvignac, Rocamadour. Jean et Germaine Batut se reposent avant de rejoindre Nice, retrouver grands et petits enfants ; le charme de l'arrière pays niçois est si tentant que Jean sort déjà son cheval... repère les jolis coins qui ne manquent pas... et les présentera au prochain salon.

De Belfort, Georgette Ribstein, après une étape à Avignon et quelques circuits en famille, se repose près

du « Lion » en attendant de faire sa cure d'Aix-les-Bains. Nos amitiés.

De Royat, Yvonne et Jules Granier sont en cure, mais ont eu le plaisir de déjeuner chez nos amis Causse, de Génolhac et d'y retrouver la famille Wenger, tous heureux de cette rencontre imprévue. Ils seront à Paris pour la Toussaint. Avec toutes leurs amitiés. Merci... au plaisir de se retrouver à Paris... dans le Gard... ou en Alsace. Toutes nos fidèles pensées.

De Saint-Jean de Mont, Aimée Yvonne, une amicale pensée, par un beau temps, quelques jours de détente, avant de retrouver Chard. Nous l'embrassons bien fort.

Amical souvenir de nos amis Jeantet, de Seyssel, Raffin, de Chambéry. A bientôt peut-être.

Le Président Langevin et Mme, en route pour Wien... par un temps superbe, font une halte à Ulm et n'oublient pas les « Anciens ». Ils passent la soirée à Munchen. Enchantés de cette ville et de son ambiance ainsi que des fameuses brasseries.

Saint-Paul de Vence. Suzanne et Pierre Ponroy ne se lassent pas de voir ces belles choses. Ils installent Thierry à Antibes. Nous les reverrons bientôt avec plaisir.

De Reims, Yvonne Véchambre se rétablit après bien des soucis de santé, entourée de l'affection de Giselle Jacquet, des Sénéchal. « Tante Yvonne » sera bientôt de retour parmi nous, encore un peu de patience. Nous l'embrassons très fort.

Bienvenue à Mme Miguel, amie de la famille Véchambre-Sénéchal, qui rejoint notre Amicale et dont nous connaissons et apprécions sa gentillesse. Au prochain jeudi, à notre table. Sa place est déjà retenue.

Qu'est devenue notre « Mascotte » Huguette Crouta... S'est-elle perdue dans l'Atlas Marocain... espérons que non. Et puis... pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

CARNET NOIR

Nos amis BATUT dans la peine. Germaine BATUT nous fait part du décès de sa vieille maman, entourée de toute l'affection de ses enfants et petits-enfants.

La cérémonie religieuse a eu lieu le 23 septembre, à Houilles, dans l'intimité familiale.

Nous renouvelons à nos amis Germaine et Jean BATUT, à la famille, dans la tristesse, nos sincères condoléances et toute notre douloureuse sympathie.

PROCHAINE REUNION

A Opéra-Provence, le jeudi 4 novembre 1982.
Venez nombreux. Amicalement.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - VB.

LE COIN DU SOURIRE

Chers anciens P. G.,

Il n'est pas dans mes habitudes d'intervenir sur les sujets traités dans Le Lien mais cette fois-ci, cela dépasse les bornes ! Je m'inscris en faux sur l'éloge fait aux femmes des anciens P. G. sous le titre « Rencontres » et signé R. Verba... et je tiens à ce que ce démenti formel soit publié en signe de protestation d'un ancien P. G. qui parle ou plutôt qui écrit en connaissance de cause car, marié 4 fois (2 fois divorcé, et une fois veuf) je n'ai eu que des déboires avec elles.

Marié une première fois avant d'avoir été fait prisonnier (je ne cite pas son prénom parce que ma femme actuelle, lisant quelquefois Le Lien risquerait de me reconnaître et alors à moi la soupe à la grimace et la scène supplémentaire accompagnée de quelques objets sur la figure) je l'ai retrouvée m'attendant et bien résolue à rattraper le temps perdu.

D'accord, les premiers temps c'était plutôt agréable, mais par la suite trop astreignant, et si en captivité j'ai réussi à me maintenir et ne pas perdre trop de kilos, au bout de quelques mois de cette vie prétendue libre, je n'étais plus qu'un squelette... et... admis à l'hôpital pour anémie générale.

Ne pouvant se passer de ses mauvaises habitudes, ma femme me remplaça pendant mon absence par des gars plus costauds que moi et je ne vous décris pas la suite, je l'ai trouvée au lit avec un de ces coquins... D'où mon premier divorce.

Bien résolu à compenser ces quelques années de malheur, je me remariais avec une femme qui me paraissait me convenir beaucoup mieux, car elle était d'une douceur exemplaire, timide, obéissante et je croyais avoir déniché la femme idéale. Et bien, encore une fois, je m'étais trompé... Elle avait bien toutes les qualités que je viens de vous citer, mais était dépourvue de toute initiative et, en plus, atteinte de flemmingite aiguë dépassant tout ce que l'on peut imaginer. Elle était si fainéante que tous les jours j'étais obligé de lui faire un plan par écrit sur ses devoirs de ménagère, et si j'oubliais de noter qu'elle devait débarrasser la table après le déjeuner, je la retrouvais, en rentrant du travail, aussi sale que je l'avais laissée en partant.

C'était devenu pour moi une vie impossible, d'où mon second divorce... à ses torts (heureusement elle était obéissante !)

J'ai cru avoir trouvé le bonheur avec mon troisième mariage. Je pensais au début que ma 3^e épouse était un peu renfermée, mais je compris bien vite qu'elle souffrait de maux de tête permanents et qu'elle était neurasthénique. Pas la peine de lui raconter des anecdotes de captivité, elle n'écouterait pas, toujours plongée dans ses pensées. Jusqu'au jour où je l'ai trouvée allongée sur le lit et endormie définitivement.

Quant à mon quatrième mariage, il y a 15 ans, et bien parlons en : le boulot, c'est moi. Le ménage, c'est moi. La vaisselle, c'est moi et... la belle-mère c'est chez moi !

Si j'arrive cinq minutes en retard de mon travail, gros scandale : accompagné souvent d'objets ou de vaisselle lancés dans ma direction sous l'œil ironique de sa mère.

J'ai le droit, sur ma paye, à 50 francs par semaine pour mes frais de transport et autres, et je crois avoir du mérite en payant ma cotisation annuelle à l'Amicale et de vous écrire aujourd'hui

en écornant mon capital de 1,80 F pour acheter un timbre.

Alors, assez de bobards, et cette prétendue compréhension n'est que foutaise. De là mon démenti formel aux assertions du Lien. Mon indignation m'étouffe, et loin d'avoir envie de sourire (même en coin), je me sens devenir enragé quand je repense à l'article « Rencontre ».

Dire que je n'ai même pas pu regarder le Mondial ou le Tour de France à la Télé !

Ah ! Combien je regrette la captivité !

(Je ne signe pas... Vous comprenez pourquoi).

Un ancien P. G. des V - X ABC.

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami **CHARPIN Claude**, 5, rue de Loigny, 28200 Châteaudun, nous signale sa nouvelle adresse :

« ...je reçois ce jour Le Lien que je feuillette pour y apprendre le décès de FOCHEUX et hélas de bien d'autres. Etant dans les plus jeunes (appelé en avril 1939 à Bitche au 153^e). J'ai recherché quelques vieux amis de captivité. J'ai retrouvé MARTY Raoul, de Marausan-les-Béziers, en mai 81. Il décédait le 1^{er} octobre. J'ai retrouvé ROCHETTE Charles, d'Hénouville, par St-Martin de Boscherville, 75 ans. Je l'ai amené voir notre copain BUIRE Charles, à Louverval (Doignies - Nord). Nous ne nous étions pas vus l'un l'autre depuis 46-47. J'ai aussi recherché un autre camarade de Duingen, normand, des environs de Villedieu-les-Poêles, lui aussi décédé il y a bientôt 6 ans ; il s'agit de BAZIRE René... » Merci pour les belles cartes postales.

Nos amis **Mario et Delphine GENOIS**, d'Aix-en-Provence, se promènent dans les Pyrénées et au passage font des retrouvailles. A Saint-André de Sangonis il a

rencontré l'ami Bébér, l'illustre Armstrong du Waldho. Après 37 ans de séparation ça fait quand même du bien de se revoir. Albert BUISSON et Mario GENOIS adressent toutes leurs amitiés à leurs anciens copains de captivité. Continuant leur route, nos Aixois, sont passés à Bagnères-de-Bigorre rendre visite à notre Petitou dit Adrien SOLANS. Mario nous fait constater qu'il est le premier P. G. du Waldho qui a rendu visite au Petitou depuis 1945 ! Tout le monde se porte bien... mais si on pouvait rapprocher les Pyrénées de Paris on se verrait plus souvent ! Merci à nos charmants amis pour leurs cartes collectives.

Merci à l'ami **CAVALLERO** pour sa carte d'Allemagne.

Un cordial bonjour de l'ami **P. DION**, de Nancy, en séjour à Vienne (Autriche).

De retour au pays, après un voyage magnifique en Autriche, nos amis **ARNOULT, Lucien et Madeleine**, tiennent à nous faire constater, par cartes postales interposées qu'il n'y a pas qu'à l'étranger qu'il y a des lacets et des gorges, il y en a aussi en France, tels les lacets de la route du Col du Portel reliant Quillant à Foix. Ils adressent leur amical souvenir des Pyrénées à toute l'équipe et à bientôt en octobre. Amitiés à tous les amis et aux anciens d'Ulm.

Un autre ancien d'Ulm, fréquente, en septembre 82, les Pyrénées du côté de Bayonne et de Bidart, nous adresse un amical bonjour. Il s'agit de notre ami **ANTOINE** et sa famille qui nous adressent, ainsi qu'aux anciens d'Ulm leur bon souvenir. Bonnes vacances.

Une lettre de notre ami **VIDAL**, de Graulhet, nous donne des nouvelles du trépidant accidenté du 28 mars :

« Mon bras droit est presque guéri. S'il n'a pas pu reprendre toutes ses fonctions, le gauche arrive, parfois, à le remplacer. L'inconvénient de cette fâcheuse fracture a été largement compensé par le dévouement sans bornes des dames qui se trouvaient à mes côtés, à table, soit au banquet, soit à Lille, Dunkerque ou Lyon. Dans

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Suite page 6

Courrier de l'Amicale

(suite)

aucun cas, aucune de mes cavalières ne s'est fâchée lorsque je les enlaçais. Tout compte fait, le bon côté de la chose efface l'ennui du repos forcé.

Je viens de faire un voyage organisé : les Châteaux de la Loire, Versailles et Paris, mais pas moyen de lâcher le groupe.

Merci d'avoir pensé à moi dans votre dernier numéro et je vous prie de transmettre mon bon souvenir à toutes mes connaissances P.G. »

Nous sommes très heureux des bonnes nouvelles de notre ami Roger, globe-trotter infatigable et joyeux boute-en-train. Espérons le revoir avant l'Assemblée Générale. Amitiés de nous tous.

Amical souvenir de notre porte-drapeau qui après l'Etna et ses vapeurs sulfureuses est allé prendre l'air au maquis corse. Merci DARCHIS de tes belles cartes.

Notre ami Georges VANDORNE, 23, rue Aristide Briand, 59240 Dunkerque, ancien du XB à Sandbostel, dont le jardinage et la lecture sont ses occupations favorites pour ses 80 ans. Reçoit toujours Le Lien dont la lecture le retrempe dans une ambiance de bonne et franche camaraderie. Il nous promet quelques anecdotes de sa vie à Sandbostel que nous serons heureux de publier dans Le Lien. Il a été agréablement surpris du lot offert par l'Amicale aux gagnants du concours d'histoires P.G., (ainsi que tous les autres concurrents d'ailleurs).

Merci à l'ami P. CESSAC, qui, en voyage en Autriche, avec l'ami Paul DUCLOUX, a fait parvenir à PERRON, LANGEVIN, GEHIN et à toute l'équipe qui se dévoue à la cause P.G. ses bonnes amitiés.

Notre ami AYMONIN, 39410 Saint-Aubin, ancien XB, tient à nous dire qu'il est heureux d'avoir découvert notre Amicale VB-XABC à Lourdes et qu'il nous propose quelques histoires de captivité que nous sommes impatients d'attendre. Pour notre numéro de Noël 82 nous aimerions publier des histoires de Noël P.G. Cet appel est valable pour tous nos camarades qui doivent nous les adresser avant le 10 novembre 1982.

Notre ami Robert MONNIER, 9, rue des Vosges, 68460 Lutterbach, Ancien VB, Villingen, évadé le 25-12-41 avec Louis VAILLAT, nous informe que s'étant déplacé à Montbéliard, il a, à son retour, trouvé que toute sa maison avait été cambriolée, toutes les pièces ont été visitées, les lits retournés, les papiers éparés, etc... c'était le 10 février 1982. Il y avait de la neige, mais cela n'arrête pas les voleurs. Toute maison isolée est pillée ainsi que les résidences secondaires. C'est le mal du siècle. Espérons que notre ami retrouvera ses objets volés... Nous compatissons bien à ses malheurs. Sincères amitiés.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

Une carte de l'ami RYSTO au cours de la randonnée qu'il vient d'effectuer cet été en Haute-Savoie, dans le pays de notre cher Abbé DERISOUD, si prématurément disparu. La carte de Seyssel-sur-le-Rhône nous rappelle de joyeux et bons souvenirs et attise davantage nos regrets de la disparition du dévoué Président des Anciens d'Ulm. Merci Raymond de ton émouvant souvenir. Le souvenir de nos chers amis disparus nous accompagne toujours.

De Luc-sur-Mer, une belle plage du Calvados, notre ami Bernard ADAM nous adresse un amical bonjour pour tous les copains.

Nous souhaitons à notre ami CAZE André, 12, rue Mont Armanche, 89600 St-Florentin, la bienvenue à l'Amicale.

Quand nous recevons de nos amis GAUDRON une carte postale, nous nous demandons toujours de quelle partie du monde elle a été expédiée. Cette fois elle vient de la fameuse pampa de Nazca au Pérou. C'est un voyage extraordinaire dans une des plus vieilles civilisations du monde, celle des Incas. Bonne chance à nos amis qui découvrent des trésors merveilleux. Et à quand la Terre de Feu ?

« D'une rencontre devenue traditionnelle (le 18-7-82), avec en plus, cette année, notre ami FAUVEL, LEBRUN, WEIDMANN et BRANDT, envoient à tous leur meilleur souvenir de cette si belle contrée de Lorraine où le soleil brille aussi ardent que dans le Midi. Plaise à Dieu que ces rencontres se renouvelleront encore longtemps » Réunion d'anciens du kommando de Balingen, à Toul.

De Torremolinos (Espagne) nos amis Luc et Ginette DUMOTIER nous adressent toutes leurs amitiés.

Nos amis Jane et Armand ISTA, nos sympathiques belges, nous adressent leurs affectueuses pensées avec la promesse de nous offrir un bon pineau lors de leur

prochaine visite. « Il faut, dit Armand, que vous goûtiez à ce nectar divin ! ». Le Bureau attend leur visite avec impatience. En francs belges ça ne va pas leur coûter cher !

Notre délégué de Chaumont, notre ami Charles VAUGIEN, est pour la troisième fois en vacances à P.G.-sur-Mer chez l'ami BORELLI, d'où il vous envoie son amical souvenir.

Le Président LANGEVIN et Mme nous adressent des Pyrénées, où Mme est en cure, toutes leurs amitiés.

De Ploermel en Morbihan, nos amis FRANC et Mme, nous adressent un bon souvenir de vacances ensoleillées et parfumées de genêts. Ça change des violettes de Toulouse.

Amical bonjour du pied de la Forêt Noire bien connue des anciens VB (Staufen) nous dit André POUPLIER, de Montigny-Notre-Dame 08000. Les 24, 25 et 26 juillet il pleuvait jour et nuit. « Dans un n° du Lien, nous dit POUPLIER, j'ai retrouvé le nom de DORY Louis avec lequel j'ai été en kdo à Loffingen, Seppenhofen et Biengen. Je lui adresse un amical souvenir ».

Notre ami FERRETTI, 12, rue de la Paix, 57100 Thionville, regrette de ne pas avoir eu connaissance plus tôt de notre Amicale. Il a été fait prisonnier à Dunkerque le 4 juin 1940 et après avoir traversé la Belgique et une partie de la Hollande à pied, ensuite en péniche, ils sont arrivés en Allemagne où il n'a fait partie d'aucun kdo de travail en tant que Lorrain et il a été libéré en septembre.

Notre ami Claude LEFORT, notre célèbre Papillon, pharmacien retraité, 60, rue Saint-Julien, 49000 Angers, a été très déçu de ne pas assister à l'A. G. du 28 mars ainsi que les deux toubibs André et Joseph CESBRON qui avaient fait le projet de l'y emmener mais n'ont pas pu se libérer. Dommage ! Car nous aurions eu une belle brochette de célébrités du Waldho. Nous espérons les avoir à l'Assemblée prochaine. Le temps maintenant nous est mesuré pour les retrouvailles. Il faut profiter des occasions. Bon souvenir à tous les anciens du Waldho.

On recherche : Roger DEMONTROND qui travaillait à Villingen dans une entreprise de vins et spiritueux, De la part de Denis HEINRICH, 36, rue Coutant, 93220 à Gagny.

Savez-vous ce qu'est devenu le Médecin-Lieutenant BERTOJO ayant exercé ses fonctions à l'hôpital de Rottweil, demande notre camarade CANERI.

Le 528 se réunit à Arcachon ! Robert VERBA a fait réuni ses amis ALTHERRE, DESCOTES, THEVENIN... et les dames. Merci de la belle carte collective.

Nos amis le docteur Jacques MEULEY et Mme ont rendu visite à notre accidenté de Graulhet, notre ami Roger VIDAL. Ce dernier en a profité pour passer une auscultation et voici le diagnostic du docteur :

« Pas de cassoulet, mais foie gras, confit et cèpes. Roger VIDAL a peut-être eu le poignet cassé, mais sûrement pas le coude qu'il lève fort bien. Meilleures amitiés à tous ». Nous voici rassurés. Et l'ami Roger termine la consultation par cette note pleine d'optimisme : « C'est avec plaisir que j'ai reçu les amis MEULEY et nous avons passé ensemble une agréable journée ». Tout est bien qui finit bien !

LES ÉGOUTS DE VILLINGEN (suite)

La publication du récit de l'évasion du camp de Villingen par les égouts a réveillé chez nos amis quelques souvenirs. Des camarades de l'hôpital du Waldho m'ont plusieurs fois rappelé les deux tunnels qui furent construits dans l'enceinte de l'établissement. Un succès. Un échec. Et encore ce dernier n'a-t-il été obtenu que par la fonte des neiges non prévisible à cette époque hivernale qui fit s'effondrer la voûte du tunnel sous le poids d'une charrette à pains, car tout était prêt pour le départ. D'autres essais furent tentés au Camp de Villingen, à part le chemin des égouts, mais le sol était trop humide et la tentative fut jugée impossible.

Déjà des camarades nous ont donné des détails sur les évasions par les égouts de Villingen. Mon ami Jean PROT, de Saint-Georges de Poisieux, apporte, lui aussi, sa contribution à l'histoire, car il fut un de ceux qui s'échappèrent par ce tunnel fangeux et malodorant. Voici son témoignage.

Mon cher Henri,

Par cette lettre, je fais réponse à l'ami ALAUX Roger au sujet de la date du 23 novembre 1941 pour l'évasion de deux copains par les égouts en pensant que c'était, disons, la dernière par ceux-ci. Mais, en toute amitié, je vais le contredire, car je suis moi-même parti, le 25 novembre 1941, par ces égouts, ainsi que ROSSIGNOL Jacques, avec quatre autres copains dont nous n'étions pas au courant de ce départ avec nous ; c'étaient sans doute des récupérés de la dernière minute dont ROSSIGNOL et moi n'avons jamais connu les noms.

Etant descendu le premier, Rossignol derrière moi, nous avons pris l'égout de trop plein qui nous amena à la rivière ; quant aux suivants, les quatre inconnus, ils auraient dû sortir devant, ou aux environs de la gare, mais nous ne les avons revus, ni entendu parler.

Rossignol et moi nous avons été repris presque à la frontière, là où passe la ligne électrifiée. Nous n'avons pas voulu suivre un sentier et ce fut notre perte ayant réveillé un gardien qui dormait au pied d'un sapin et qui a eu plus peur que nous car si nous nous attendions à tout, lui, ne s'attendait pas à recevoir sur lui, ou presque, des prisonniers évadés.

Au sujet du bouchage des égouts par des barbelés, nous en avons entendu parler, même paraît-il que les égouts étaient noyés à certaines heures. A notre retour à Villingen, je fus séparé de Rossignol, en taule bien sûr, ce qui ne m'empêcha pas de repartir le 15 décembre 1941 avec un sous-off. aviateur qui je crois s'appelait Manceau et était de la région pyrénéenne, en allant à l'usine d'Alu. Lui fut repris tout de suite, moi, réussissant à continuer tout seul, pour, finalement, être repris dans la boucle de Odden-Offen. Ce qui m'a permis, mon cher Henri, de passer seul le Noël 1941 en taule, les autres copains ayant été libérés pour ce jour-là... »

« Un amical bonjour d'Israël où ma femme et moi passons d'agréables vacances » nous écrit notre Marcel WEIL, de Strasbourg. Toutes nos amitiés à nos deux touristes et notre bon souvenir à notre « Me Weil » du Waldho.

Notre secrétaire général Maurice ROSE et Mme avec les P.G. de Rueil ont accompagné dans un périple d'une semaine en Bretagne un groupe de P.G. allemands « Temps magnifique et bonne ambiance ». Les P.G. entre-eux, savent se créer des liens d'amitié solide que le temps fortifie. Dommage qu'il faille commencer par la captivité pour se comprendre !

Nos amis Juliette et Maurice SICOT, de Privas 07000 nous adressent de bons souvenirs de vacances de Costa Brava qui semble attirer les anciens P.G. VB-XABC. Sur les traces de nos amis DUCLOUX VIALARD et compagnie, notre président visite l'Autriche avec Madame et des amis. Voyage extraordinaire dans un cadre enchanteur. Comme quoi il faut se fier au flair de l'ami Paul Ducloux qui en tant que voyageur est un fin connaisseur. « La bande à DUCLOUX » en portait le témoignage !

Une carte d'Arcachon de l'ami VERBA nous signale que sur la plage de la côte Atlantique il ne faut surtout pas mettre les yeux dans sa poche. Il y a des sujets admirables à voir. Il nous en fournit la preuve... après tout on est en vacances...

CARNET NOIR

Notre ami, Mgr Robert PETIT, nous signale le décès d'un de ses camarades de kommando, notre ami TAINNE, 7, rue Pasteur, 59198 à Haspres.

Mme REYNAUD Jean, 10, Av. des Tilleuls, 42100 Chazelles-sur-Lyon, a le regret de nous faire part du décès, à l'âge de 64 ans, de notre camarade Jean REYNAUD, son mari, le 7 août 1982 après une longue maladie.

Mme Simon ROLLAND à la douleur de nous faire part du décès de son père notre camarade BENOIT André Pavillon Ste-Julie, 10350 Marigny-Le-Châtel, survenu le 9 octobre 1981.

Mme Suzanne ROLLAND à le regret de nous faire connaître le décès de son mari, notre camarade Joseph ROLLAND, d'Aubenas, survenu le 23 janvier 1982.

Nous apprenons le décès, survenu en mai 1982, de notre camarade CAMUS Rémi, 33, rue des Sports, 53200 Grez en Bouère.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité Directeur, présente ses sincères condoléances.

Notre ami Charles BRANDT nous fait part d'une triste nouvelle : un petit-fils de notre ami Roger COLLIN le petit Samuel JEAUGEY, de Champigny-les-Langres âgé de dix ans, a trouvé la mort au cours d'un accident survenu dans la cour de la ferme de ses parents. Le Bureau de l'Amicale s'incline devant la grande douleur des parents et grands-parents et assure leur ami Roger COLLIN, maire de Hortes et conseiller général de tout sa sollicitude. A toute la famille nous adressons nos sincères condoléances.

Et notre ami Jean PROT de poser la question « Combien sommes-nous à avoir passé par les égouts ? »

La réponse sera fort difficile à obtenir. Certains principaux utilisateurs de ce chemin d'évasion furent en majorité des pensionnaires du Camp de Villingen. Mais il y eut aussi des « passagers », des gars d'autres stalags qui repris lors de leurs évasions furent en « pension » à la prison du Camp et profitant de la proximité de la frontière suisse, tentèrent une seconde évasion. Mais hélas, la réussite ne sourit pas toujours aux audacieux. Mais nous serions heureux, ne serait-ce que pour un point d'histoire de connaître le nombre approximatif, d'usagers du Tunnel du Camp de Villingen (c'est-à-dire les égouts). Qui pourra satisfaire notre curiosité ?

H. PERRON.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez votre enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 484148 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1982

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne